



NOT FOR TOURISTS PARIS – LE SITE QUI DÉZINGUE LA BLASTITUDE COSMOGALACTIQUE

Sissy! à la Loge, Mercredi 9 Novembre 2011

BY ELEII – 10 NOVEMBRE 2011

POSTED III: SPECTACLE



Les mots me manquent, un peu. Après 60 minutes denses, parfois violentes, j'ai les yeux écarquillés mais je suis en apnée. « Sissy! » force à voir, intensément, le corps d'un autre, de l'autre par excellence qu'est l'être entre-deux-genres. L'androgynie, sa perfection improbable, sa réalité limite. Les mots sont trop clivés. Homme / femme, masculinité / féminité. Comment dire l'autre, l'au-delà, sans inventer des mots aux sonorités improbables, de faux palindromes. « Sissy » en anglais, « fife » en québécois, « pédé » en français d'ici.

Sur scène, deux personnages. Un petit boxer (Bino Sautzvy), crâne rasé et muscles saillants, et une starlette longiligne aux jambes minces, si fines, trop fines, fascinantes (Nando Messias). Deux hommes – état civil, premier moment et niveau zéro du genre. La conformité de l'un, son impassibilité, le rythme toujours égal qui est le sien souligne la démesure de l'autre, sa très grande bizarrerie. Cet autre s'attribue, abandonne et reprend les signes extérieurs de la féminité conventionnelle. Les accessoires – sac, jupes, talons hauts, foulard, fleurs. Les poses – déambulations suggestives, moues et clins d'oeil, affectations coquettes. Au départ, cette parade est presque burlesque, risible car décalée, surjouée.

Puis, une gravité s'installe. Patiemment. Une rencontre, des rencontres, dans la douleur, avec une réalité qui brutalise cette corporéité hors-norme. Rituels sociaux qui mettent en marge (mariée ensevelie sous les grains de riz), tensions autour des contours d'une identité incompréhensible (combats pitoyables, répétitifs, brutaux). On voit, spectateurs, un chemin de croix, des images christiques et clownesques, une déchéance peut-être exemplaire, sans doute absurde. Le sur-être superbe est un pantin élastique, avec lequel jongle le petit boxer. Il est un cadavre qu'on ranime sans raison. Il fait peur, parfois, il faut se l'avouer. La solitude est sa normalité, sa trajectoire est individuelle, l'interaction avec l'autre est rare, et rarement constructive.

De l'exhibition forcée à la mise à mort symbolique, la force de cette performance réside dans sa capacité à créer des images saisissantes. Les deux acteurs/danseurs appartiennent au « Collectif des yeux », tout fait sens. Les moments dansés permettent d'accéder à ces images – le mouvement semble parfois flou, peu nécessaire. Sauf quand il est violent – magnifique découverte d'une longue chevelure noire, inattendue, brossée avec l'énergie du désespoir.

On peut sans doute regretter l'utilisation trop systématique et trop littérale de la musique. Bowie, CocoRosie, Judy Garland, les Village People viennent illustrer des séquences que leurs chansons contribuent en fait à isoler les unes des autres. Alors que le craquement des grains de riz sous les pas des personnages produit une fluidité grinçante, suffisante. Alors que le bruit des corps qui s'attaquent, se cognent pourrait résonner encore plus fort, lancinant. Les effets de lumière sont eux en parfaite adéquation avec le récit morcelé qu'il nous faut reconstruire et analyser – l'éclairage fait ressortir la multiplicité des lectures possibles, lectures des personnages, des scènes et de la performance elle-même.

On n'en apprend pas tellement plus sur les « sissy » et autres « fifes ». Le propos n'est pas pédagogique, la narration ténue oscille entre réalisme brutal et allégorisation. Mais l'émotion reste, difficilement formulable.

Dernière séance ce soir 10/11 à La Loge, 77 rue de Charonne <3 (tarif plein 14 euros, tarif réduit 10 euros)